

Martine Watson Brownley et Allison B. Kimmich (dir.) : *Women and Autobiography*

Sheena Gourlay

Volume 13, Number 2, 2000

Communications

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/058108ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/058108ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gourlay, S. (2000). Review of [Martine Watson Brownley et Allison B. Kimmich (dir.) : *Women and Autobiography*]. *Recherches féministes*, 13(2), 157-160.
<https://doi.org/10.7202/058108ar>

l'étage des nouvelles, elle aura tout de même les mains assez libres pour publier, dans cette période de transition, des articles aussi bien sur les femmes influentes que sur la mode et les *lifestyles*. Destituée de son rôle de journaliste, elle passe ensuite sept ans à travailler sur la question scientifique et médicale. Sa carrière journalistique a été récompensée par des prix prestigieux à plusieurs reprises.

À la retraite, elle a continué à écrire, mais les commentaires de sa fille sur cette période démontrent des jugements discutables qui pourraient venir du fait que sa mère est vieillissante ou que l'auteure de l'ouvrage, professeure aux États-Unis, qui est loin de la réalité québécoise francophone, exprime plutôt la réalité des anglophones.

L'ouvrage de Brettell démontre à la fois les forces et les faiblesses de ce genre d'écriture. À moins de s'intéresser personnellement au personnage, on peut trouver les premiers chapitres longs. Les autres chapitres présentent un intérêt certain pour les historiennes du journalisme, mais ils semblent un peu superficiels aux yeux des politicologues, sociologues ou psychologues. À vrai dire, il faut voir ce livre comme un travail d'amour mais aussi comme un ajout aux autobiographies et biographies, maintenant très nombreuses, qui permettent la relecture de l'histoire des femmes dans leur propre voix, et dans l'ensemble qui remet en question les méthodes et les conclusions des sciences sociales classiques. De plus, l'auteure rend témoignage à une femme intéressante et avant-gardiste qui a tracé un chemin et ouvert une voie que d'autres femmes pourront emprunter.

MARGARET BEATTIE

Département de service social
Université de Sherbrooke

—• **Martine Watson Brownley et Allison B. Kimmich (dir.)**

Women and Autobiography.

Wilmington (Delaware), Scholarly Resources,
Coll. « Worlds of Women, no 5 », 1999, 215 p.

La publication sous la direction de Martine Watson Brownley et Allison B. Kimmich propose un survol historique des tendances dans le domaine des études féministes portant sur l'autobiographie. Selon les directrices, ces tendances reposent sur plusieurs hypothèses, lesquelles ont notamment marqué le développement de la recherche féministe dans un grand nombre de disciplines au cours des années 70. Ces hypothèses incluent la notion selon laquelle l'autobiographie, telle qu'elle est enseignée dans les universités et véhiculée dans les écrits fondamentaux du domaine, est modelée sur la vie des hommes. Elle ne tient compte ni de la réalité ni des formes d'écriture des femmes. Le projet de la recherche féministe sur l'autobiographie est donc de comprendre la relation qui existe entre les femmes et l'écriture et de trouver des modèles d'analyse qui peuvent comprendre cette écriture, dans le but d'élargir la définition de l'autobiographie et des études qui s'y rapportent.

Les textes contenus dans cet ouvrage ont d'abord été publiés entre 1985 et 1994, la majorité l'ayant été au début des années 90. Leur choix se situe donc à l'opposé de la visée historique énoncée dans l'avant-propos. Cela n'empêche toutefois pas les directrices d'avoir produit un recueil qui présente une diversité de buts et de positions théoriques. En effet, le livre aborde différentes définitions du sujet et de la subjectivité ainsi que de leur relation à l'écriture. Ces questions reviennent de manière explicite ou sous-entendue tout au long des textes dont le but et le corpus d'analyse sont très différents de l'un à l'autre. En cela, les trois premiers textes sont les plus intéressants puisque les auteures s'interrogent sur ces questions. Écrits par trois femmes qui ont marqué le développement des études féministes sur l'autobiographie, ces textes en tracent les contours théoriques.

Dans son texte (publié en 1991), Shari Benstock élabore sur les questions suivantes : la relation du sujet écrivant par rapport au sujet écrit, le genre du texte par rapport au sexe de l'écrivain ou de l'écrivaine et la pratique de l'autobiographie par rapport aux définitions du genre. En cela, non seulement elle considère les questions d'identité et de subjectivité comme centrales aux études sur l'autobiographie, mais elle souligne également le fait que l'élaboration de ces études comme domaine académique est liée au développement du poststructuralisme avec sa remise en question du sujet et de l'écriture comme transparents et fixés. Carolyn Heilbrun (1985), de son côté, prend comme objet le sujet (féminin) écrivant. Selon elle, les textes des femmes sont différents de ceux des hommes en raison de subjectivités différentes. Ce qui compte, ce sont bien sûr les contraintes sociales auxquelles les femmes sont assujetties, mais surtout les modèles disponibles permettant le développement d'une subjectivité qui autorise une personne à écrire (ou non), et les modèles d'écriture disponibles et acceptables à une époque donnée. Mais si l'identité et l'écriture sont formées à partir des modèles disponibles, comment doit-on lire ces textes ? En d'autres mots, quelle est la relation entre le texte et la vie de la personne et dont le texte est censé témoigner ? Pour sa part, Sidonie Smith (1990) aborde précisément la relation qui pose problème entre l'écriture et la « réalité », surtout la réalité du sujet écrivant. Elle se réfère aux théories poststructuralistes selon lesquelles l'écriture et le sujet sont tous les deux fictifs et assujettis aux lois du langage, de sorte que leur relation est nécessairement complexe. Devant cette contradiction, l'auteure propose que la contrevérité peut représenter la réalité mieux qu'une écriture qui se présente comme transparente. En somme, ces trois textes offrent un corps d'hypothèses portant sur la relation différente qu'entretiennent les hommes et les femmes à l'égard de l'écriture autobiographique, donc à la subjectivité. De plus, ils démontrent une connaissance de la productivité du langage, laquelle connaissance est formée par les théories poststructuralistes de l'identité sexuée et du langage.

J'ai résumé ces trois textes parce qu'ils définissent la problématique féministe au regard de l'autobiographie. Les autres textes se distinguent de ces derniers en traitant d'autobiographies particulières. Ici est abordée non seulement la question du genre, mais aussi celle de la race-ethnicité (la notion de classe comme identité et division sociale n'est pas abordée, reflétant en cela la provenance américaine du livre où la notion de classe disparaît derrière d'autres catégories d'analyse). Toutefois, la distinction entre les essais théoriques et ceux qui traitent d'autobiographies particulières réside dans la façon dont

sont conçus la notion d'auteure, le texte et leur relation. En effet, en abordant les autobiographies elles-mêmes, les auteures ont cherché la personne derrière le texte.

Par exemple, Mary Jean Corbett examine les différences entre deux récits d'esclavage (*slave narratives*) du XIX^e siècle, l'un écrit par un homme, l'autre par une femme. Elle met en lumière les façons différentes avec lesquelles dans chacun des récits on a négocié les modes d'écriture disponibles à l'époque, les idéologies de masculinité ou de féminité dans la production du texte et la subjectivité. De même, dans sa lecture des textes des Américaines d'origine japonaise ayant été incarcérées pendant la Seconde Guerre mondiale, Anne Rayson construit son argument à partir d'une hypothèse selon laquelle la subjectivité est sexuée et le fait que le processus d'écriture implique une négociation des modes de masculinité ou de féminité en plus des modes d'écriture. En outre, le fait d'écrire n'est pas simplement une façon d'exprimer une identité, mais plutôt de construire une identité capable de remplacer les histoires fracturées du passé. Même Donna Perreault, dans un texte fort intéressant portant sur le positionnement de l'écrivaine comme auteure dans l'œuvre monumentale de Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, n'a pas toujours su distinguer entre l'auteure dans le texte et l'auteure qui écrit le texte.

Les textes portant sur les autobiographies particulières reconnaissent que celles-ci sont marquées par les traditions et les modèles d'écriture autant que par l'histoire de chaque personne. De plus, ils font ressortir le fait que l'écrivain ou l'écrivaine doit négocier avec des modèles sexués de subjectivité dans l'acte d'écrire, influençant ainsi la forme et le contenu de l'écriture. Cependant, l'hypothèse reste qu'il y a un moi derrière le texte et qu'avec les outils conceptuels appropriés on peut le connaître. En cela, il existe un écart entre la pratique d'analyse des textes autobiographiques, telle qu'elle est démontrée par le choix des directrices, et la théorie poststructuraliste utilisée dans les études sur l'autobiographie, comme l'illustrent les trois premiers textes. Selon la théorie poststructuraliste, l'auteur ou l'auteure dans le texte est une fiction, une représentation construite par le texte. Celui ou celle qui est derrière le texte, comme « le réel » de Jacques Lacan, est ce vers quoi le langage tend, sans jamais l'atteindre. Pourtant, les textes traitant d'autobiographies particulières démontrent que le plaisir de l'autobiographie est précisément de trouver « la personne », ou au moins « l'histoire », derrière le texte. Lire une autobiographie, comme l'écrivent les directrices, est un acte de voyeurisme. Dans cette quête de l'auteur ou de l'auteure derrière le texte, le moi (désirant) de la personne qui lit n'est pas interrogé quant à sa façon de marquer la lecture des textes et, par conséquent, le projet des études (féministes ou non) sur l'autobiographie.

L'écart qui existe entre la pratique d'analyse des textes autobiographiques et la théorie des études sur l'autobiographie peut être vu comme un problème relevant ou de l'ouvrage examiné ici ou du domaine des études sur l'autobiographie dans son ensemble. Je propose néanmoins que c'est un des aspects intéressants du livre puisqu'il trace la problématique actuelle du domaine, telle qu'elle est abordée dans les pays anglo-saxons, et démontre le déplacement effectué par l'articulation du poststructuralisme autour des études sur l'autobiographie dans ces pays. En cela, cet écart indique aussi un terrain d'exploration intéressant quant aux questions de l'autobiographie et de ses lecture(s).

Enfin, on doit souligner le but pédagogique de l'ouvrage de Martine Watson Brownley et Allison B. Kimmich. Il trace un portrait juste des études féministes sur l'autobiographie

et met en évidence les questions inhérentes au domaine. Les quatre extraits d'autobiographies écrites entre les XVII^e et XX^e siècles, que l'on trouve à la fin de l'ouvrage, ainsi que les notes qui introduisent chaque section et essai, contribuent également à la portée pédagogique du recueil.

SHEENA GOURLAY
Université Concordia
Montréal

- Irène Corradin et Jacqueline Martin (dir.)
Les femmes sujets d'histoire.
Toulouse, Presses universitaires du Mirail,
Coll. « Féminin & masculin », 1999, 351 p.

Troisième publication de la jeune collection française « Féminin & masculin », dirigée par Nicky Le Feuvre et Daniel Welzer-Lang, l'ouvrage intitulé *Les femmes sujets d'histoire* constitue une publication collective dédiée à la mémoire de l'historienne Marie-France Brive, spécialiste du mouvement ouvrier et du mouvement des femmes contemporains, décédée en août 1993. Cet ouvrage s'inscrit dans les recherches sur le genre et les rapports sociaux de sexe. Par l'étendue et la diversité des textes, il parvient à aborder de front non seulement les questions liées à l'analyse des rapports sociaux de sexe, mais également à rendre disponibles des outils méthodologiques rattachés à l'analyse du genre, grâce à la publication des notes personnelles de Marie-France Brive.

Quatre parties composent l'ouvrage. La première, « Quand l'histoire des femmes transforme l'histoire », la plus intéressante sur le plan théorique, propose des réflexions sur la construction de l'oubli et sur l'exclusion des femmes à la fois de la mémoire historique et de la pratique historique. Construction de l'oubli qui, selon Brive, est délibérément et politiquement constituée par la société patriarcale, et dont la conséquence majeure est de placer les femmes en position inerte, les reléguant ainsi aux oubliettes. La première partie révèle alors que les femmes ont une histoire, font l'histoire et qu'elles constituent des agentes actives de changements politiques.

Pour ce faire, Marie-France Brive, comme plusieurs autres historiennes, s'est attachée à écrire l'histoire des femmes. Une histoire qui dérange. Car elle déstabilise, remet en question les paradigmes de l'histoire classique. En somme, dit Brive, l'histoire des femmes fait apparaître les femmes comme des sujets d'histoire (p. 21). Ainsi, au cœur de cet exposé se trouve toute la question du sujet-femme comme agente créatrice de changements politiques et comme individu-sujet réfléchissant sur l'histoire. Ce présupposé renvoie au rapport du chercheur ou de la chercheuse à son objet de recherche : « celle de l'interférence possible des contradictions entre sa pratique et son discours, celle du rapport de l'objectivité et de la subjectivité » (p. 28). L'impartialité de l'historienne retraçant son histoire en tant que femme cause parfois des lacunes. D'ailleurs, Brive expose des réflexions très pertinentes à ce sujet. La question de l'historiographie du féminisme français n'est pas oubliée. Un texte de Christine Bard, « Écrire l'histoire du féminisme », offre un question-